Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [5]

Artikel: Edition romande : la voix des femmes

Autor: Berenstein-Wavre, Jacqueline / Bugnion-Secretan, Perle / Daumont, Eliane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278322

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Edition romande : la voix des femmes

L'événement culturel de ce mois, c'est le premier Salon du Livre de Genève, qui se tient du 13 au 17 mai. Pour guider vos pérégrinations gourmandes à travers les stands, nous vous présentons un choix de livres de femmes parus récemment en Suisse romande. Ce qui ne vous empêchera pas, bien entendu, de découvrir tous les autres...

Pages réalisées par : Jacqueline Berenstein-Wavre, Perle Bugnion-Secretan, Eliane Daumont, Odile Gordon-Lennox, Anne-Lise Grobéty, Christiane Mathys-Reymond et Michèle Michellod

Littérature

Le mal au temps...

Cécile Diezi,
Le Présent peau de banane
Ed. Pierre-Marcel Favre, Lausanne, 1987

(alg) — Lucilla n'est pas encore née ? Mais tout ce passé à porter ? Conçue de Coupe-Brosse et de Boîte, recueillie par Fanny quand ces deux-là ont fait défaut... Tout cela, pourtant, ne peut pas être la vraie vie. La vraie vie, c'est l'amour. Et elle prend corps avec Gian-Battista, dans un pays qui ne ressemble pas au « pays calme, au pays triste, au pays clos où elle est née », dans lequel « ses racines n'avaient pas voulu prendre. Mais comment vivre ce présent quand le passé vient sans cesse poser sa grosse poigne sur votre épaule et que l'avenir est un pari que vous n'osez prendre, de peur de pas savoir briser « ce cercle infernal de ratages entre mère et fille » ? Alors, Lucilla tente de faire hiberner le temps avec elle, réfugiée dans un wagon désaffecté. Mais comme on ne peut pas faire des réserves de bonheur, elle choisit quand même de s'élancer dans les bras de Gian-Battista, de vivre enfin, de faire taire son passé. C'est le moment que choisit le présent, lui, pour lui faire le coup de la peau de banane : ses pieds nus, ensavonnés, glissent dans l'escalier, nuque brisée... Moralité : le jeu avec le temps ne dure qu'un instant !

Le présent peau de banane est le premier roman de Cécile Diezi, qui vit à Saint-Imier, mais il y a longtemps que l'écriture l'accompagne — et pas seulement sous l'aspect du journalisme, sa profession. Quête patiente des mots qui éclatent dans ce livre, tous sens ouverts. Entre « je », « tu » et « elle », Cécile Diezi nous restitue la trajectoire en boomerang de Lucilla, teintée d'allégorie, d'ironie. Un récit attachant et sobre, à mi-chemin entre fantasme et réalité.

L'odor di femmina

Hélène Zufferey,
L'Homme prêté
Ed. Pourquoi pas... 1987, 144 pages

(ed) — Aucune figure légendaire n'a suscité autant de passions que Don Juan. Certains ont voulu voir en lui le héros qui incarne dans sa singularité l'opposition à l'ordre établi. Pourquoi pas ? A la lumière de l'analyse féministe, il campe plutôt le type du phallocrate imbécile, pour qui les femmes se divisent en deux catégories : les déjà séduites et celles au parfum subtil — cet « odor di femmina » qui a tant troublé le librettiste de Mozart — qui restent à prendre.

Aujourd'hui, les donna Anna et autres Elvira continuent de chavirer quand se présente le bel inconstant. Elles se rendent au charme de Claude, à la tendresse de Claude. Elles fondent sous sa sollicitude. Car le bougre se prête aux femmes avec un rare bonheur. Mais il ne se donne pas. Nuance. Il retire son épingle du jeu dès que le jeu le fatigue. Et tant pis pour les nouilles qui s'écrasent sur le tapis.

Les héroïnes du dernier roman d'Hélène Zufferey, Gioa, l'immigrée, ou Maria, la paumée, ne sont pourtant pas novices côté cœur. Au contraire : la vie les a déjà bien entamées, l'auteur le confirme. Si elles sont devenues des victimes, c'est parce qu'elles placent l'amour, le don de soi, au premier rang de leurs préoccupations. Grave erreur.

Le Don Juan d'Hélène Zufferey n'échappe donc pas — qu'alliez-vous imaginer ? — à la règle du je-prends-et-je-jette-après-usage. Du moins pas en apparence. L'auteur lui fait cependant subir un sérieux lifting en introduisant Ariane dans sa vie. Ariane, une femme libre, qui « donne un peu, un peu plus ou moins, mais jamais tout ». Soumise à ses propres contraintes, elle sait que pour survivre, elle ne peut compter que sur elle-même. Le réveil des « mille e trè » sonnerait-il le glas pour Don Juan ?

La vie prête à porter

Suzanne Deriex
Les sept vies de Louise Croisier, née Moraz
Editions de l'Aire, 1986

(mm) — Une destinée s'accomplit au fil de cette chronique de la vie quotidienne en pays vaudois, celle de Louise Croisier, née Moraz à la fin du siècle dernier. De la fillette insouciante à l'aïeule sereine, sept étapes, comme autant d'identités successives, en jalonnent le cours. Entre les lignes où s'égrènent joies et tourments, naissances et deuils, se

profile le souvenir de la grand-mère de l'auteure à laquelle il est ainsi rendu hommage. Car il faut aux femmes du Lavaux de cette époque une qualité particulière de « consentement aux gens et aux choses » pour suivre le chemin tout tracé d'une existence ordonnée autour de la vigne. C'est elle qui rythme les saisons, régit la prospérité ou la misère, noue les alliances. Pour elle encore la descendance masculine, orgueil d'une lignée, doit être assurée. En mettant au monde sa fille aînée, Louise n'échappera pas au reproche de sa belle-mère : « C'est une fille... il faudra recommencer ! ».

Au-delà des préjugés et des coutumes qui la ligotent, elle saura néanmoins atteindre une liberté intérieure qui est acceptation et amour des êtres. Suzanne Deriex signe avec passion ce remarquable roman, témoin de la vie d'une femme, ainsi que des mutations sociales et des progrès techniques qui modifieront profondément le destin de la génération suivante.

Une famille ordinaire

Marie-Aude Murail
Voici Lou
Ed. Pierre-Marcel Favre, 1986, 127 pages

(ed) — En apparence, le bonheur tranquille : la maison est belle, papa aime maman qui aime tous ses enfants autant, mais différemment. Rien d'autre qu'une famille très ordinaire, en somme. S'il n'y avait Lou, si distante, si froide. Elle ne donne pourtant aucun mal, répond poliment quand on l'interroge, prête gentiment ses jouets, travaille bien à l'école. Une petite fille modèle, à immortaliser sur papier glacé. Mange, Lou, mange, que les petits cochons ne te mangent pas, lui répète sa mamie. Et Lou mange. Parce qu'elle a appris très tôt qu'au royaume des filles, la soumission est la première des vertus. Commence alors le jeu du faire semblant, du faire comme si, car Lou comprend bien ce que les adultes attendent d'elle. Mais derrière son front lisse de petite fille que l'on assassine chaque jour au nom d'une certaine vision de la femme, vit une autre Lou, la vraie, celle qui peut tout faire et même tromper son monde.

Ce roman, c'est le cri de douleur que Lou n'a pas poussé à sa naissance, le cri de rage et de désespoir qu'elle finira par hurler à l'âge adulte. Mais à quel prix ? Marie-Aude Murail explore l'âme d'une petite fille à qui sa mère n'avait pas appris à devenir une femme. Elle avoue l'inavouable au rythme d'une écriture-caresse tendre et cruelle à la fois, qui rappelle un peu la Claudine de Colette : férocement parfaite, voici Lou.

La poisse aux trousses

Louise, récit de vie recueilli par Jo Kurz et présenté par Luc Weibel, Zoé, 1986

(cmr) — Louise, qui vit aujourd'hui à Genève, est née en 1905. De son enfance en Mayenne, telle qu'elle la raconte à sa fille Jo Kurz-Guillot, elle garde le souvenir d'une « famille à poisse », pas d'argent, mère malade et qui cache sa tuberculose aux voisins, débrouillardise du frère aîné qui se procure dans une cantine populaire les repas que sa mère est incapable de préparer... A la mort de la mère — le père étant à la guerre — c'est le placement à l'Assistance publique, chez une institutrice bigote et riche qui réserve aux adultes les beaux fruits : les enfants placés, eux, n'ont pas de dessert ! Et de leurs trousseaux de « pupilles de la nation » on prélève les plus beaux habits pour les nièces de l'institutrice...

Au cours d'une permission, le père se remarie et reprend ses gosses. Louise est de trop, la belle-mère le lui fait sentir. Alors qu'elle n'a pas vingt ans, elle tente sa chance à Paris.

On la suivra jusqu'à Genève où avec son ami suisse, Albert, devenu le père de son enfant, elle va vivre dans sa belle-famille, la belle-mère est originaire du canton de Berne, de cette Suisse propre en ordre !

Ce récit de vie au ras de l'anecdote m'a ennuyée : pardon, Louise !

D'autres y trouveront leur compte. De plus le style faisait écran à ma lecture : nous naviguons entre le langage écrit et le langage parlé, sans que les tournures populaires intentionnellement laissées (« Albert donnait jamais un rond », « A l'époque les bonnes femmes accouchaient à la maison ») soient convaincantes.

Mais ces réserves n'enlèvent rien au « cran » de Louise, qui survit à tous les déboires et à toutes les humiliations.

Le jaillissement de l'écriture

Erica Pedretti,
Combien d'années encore...,
Ed. Zoé.

(cmr) — Voulez-vous suivre la pensée d'un auteur en train de naître sous vos yeux, ses allées et venues aussi imprévues que sont divers les mots, rêveries ou images qui l'inspirent ? Pouvez-vous faire le vide de toutes les évocations personnelles que suscite en vous tel mot ? Alors vous êtes prêt(e)s au départ de la lecture des nouvelles d'Erica Pedretti, si bien traduites de l'allemand par Gilbert Musy que la question de la traduction ne se pose pas.

Le texte intitulé « Sombre sur fond clair » s'ouvre sur le mot « libre » que l'auteur lit sur la route, devant elle. Libre comme un poisson dans l'eau, libre aussi comme Erica Pedretti, qui s'est trouvée libre d'accepter d'écrire telle histoire sur tel sujet : « J'ai pu me libérer des murailles, de la coquille d'escargot rivée à mon corps ». L'arrivée à la gare appelle d'autres exercices de liberté : Marseille, Hambourg ou Rotterdam ? Et la liberté des oiseaux et des poissons ? Le mot « poisson » oblige Erica Pedretti à une démarche jusqu'au « Restaurant Aquarium » du Landeron, où résidait un silure géant de 70 kg. Mort, il n'a pas supporté la captivité.

Textes de la pensée jaillissante, les nouvelles d'Erica Pedretti laisseront sur leur faim les amateurs de réflexion.

Les jeux sont faits

Simone Oppliger,
L'amour mortel
Ed. P.-M. Favre, 1986, 135 pages

(ed) — On n'est pas tendre, pour les gens « pacomyfô », dans les villages du Jura. Surtout quand ils viennent d'ailleurs et qu'ils traînent dans leur

Cinq écrivaines Cinq livres pour l'été

Editions de l'Aire
Derniers livres parus

Yvette Z'Gragen
UN ÉTÉ SANS HISTOIRE
168 pages - Fr. 24,90

Christine, l'héroïne d'*Un été sans histoire,* avait quarante ans en 1962, date de la première parution de ce roman d'Yvette Z'Graggen. Indépendante, sûre d'elle et lumineuse, Christine va vivre un été qu'elle veut sans histoire avec un jeune homme en villégiature près de chez elle. « Je me demandais — plusieurs années avant la fameuse « libération » — s'il était possible à une femme de disposer joyeusement de son corps en refusant de s'engager davantage. J'ai peut-être écrit *Un été sans histoire* pour en faire l'expérience à travers mon héroïne ».
Yvette Z'Graggen

Marie-Josée Piguet
UNE DEMOISELLE ÉBLOUISSANTE
200 pages - Fr. 24,90

Armande deviendra quelqu'un ! Ainsi en a décidé Alberte, sa mère. Et Armande, Demoiselle Eblouissante, deviendra quelqu'un dans la ville qu'il faut : Paris. A travers les soliloques et les monologues d'Alberte, voici la peinture d'un village vaudois, le roman des espoirs et désespérances d'une mère pour ses filles.

Laurence Chauvy
LA MORT-AMOUR
120 pages - Fr. 22,80

Laurence Chauvy a su saisir la petite musique des vies devenues vulnérables et lointaines. Des nouvelles où sont dites l'abandon, la douleur, la solitude.

Alice Rivaz
NUAGES DANS LA MAIN
190 pages - Fr. 24,90

Réédition très attendue du premier roman d'Alice Rivaz avec, pour toile de fond, la Guerre d'Espagne.

Monique Saint-Hélier
LES JOUEURS DE HARPE
128 pages - Fr. 22,80
Collection
Lettres Universelles

« Aimez-vous le parfum des oranges ? » ; ainsi commence une des merveilleuses nouvelles inédites qui composent ce recueil. Des textes où l'on retrouvera le climat de la Chronique des Alérac qui sous-tend tout l'œuvre romanesque de Monique Saint-Hélier.

EDITIONS DE L'AIRE, CP 45, 1000 Lausanne 21. Commandes téléphoniques : (021) 33 30 41.

Les *EDITIONS DE L'AIRE* vous attendent au SALON INTERNATIONAL DU LIVRE ET DE LA PRESSE DE GENÈVE. Stands 43.06 et 56.12. Rencontres avec plusieurs écrivaines de Suisse romande.

sillage un parfum de soufre. C'est ainsi que l'enfance de G a été torpillée par toutes sortes d'humiliations : familiales d'abord, avec les outrances de la mère et l'alcoolisme du père ; sociales ensuite, avec les railleries du maître face à ses devoirs mal faits, le mépris de la communauté villageoise... Tout cela a marqué sa conscience d'une manière indélébile. On se remet mal d'une enfance ratée. Sa place au soleil, G devra la payer cher.

Simone Oppliger retrace ici les points forts d'une existence mouvementée. Elle est particulièrement bien placée pour le faire, puisque G est son amie d'enfance. Ensemble, elles ont exploré la Suze et couru la campagne. C'est encore ensemble qu'elles ont goûté au fruit défendu. G se veut libre et forte — et elle l'est souvent, constate la narratrice. Est-ce en raison de cette force qu'elle meurt assassinée ? Ce livre, Simone Oppliger souhaitait l'écrire à quatre mains. La mort de son amie la laisse soudain seule pour « remonter les chemins de la vie jusqu'à l'enfance ». Il arrive parfois que l'image saisisse si bien les émotions qu'elle l'emporte sur les mots. C'est le cas pour ce livre : en alliant la photo à l'écriture, Simone Oppliger donne une rare intensité à son témoignage.

Le sens du voyage

Monique Tornay,
Noir continent, éd. de l'Aire

(cmr) — A part quelques passages rédigés selon des structures connues, le style et la pensée de Monique Tornay s'élèvent à un niveau qui confine à l'hermétisme. Et c'est bien regrettable, car le lecteur pressent des richesses, des vues inédites... Mais a-t-il envie de « sécher » sur tant de pages ? Certes, c'est une joie de tomber sur ces expressions qui régénèrent, du style : « Oui, je m'en allais de moi, voulant errer ailleurs, boudant *les fournitures de l'immédiat* » Et, plus loin : ce départ m'aurait... *dégraissée des certitudes* » Mais le texte gagne-t-il vraiment à certaines préciosités : « Sur le fortuit d'une invitation... » ?

L'ouvrage de Monique Tornay évoque le Zaïre. Aucun ménagement pour son sanguinaire président : « Il broie du Noir, il boit du sang... son lac, son pays coulent de sang... ». Enseignante, Monique Tornay voit disparaître ses étudiants au cours de rafles : « Augustin, Daniel, eux et les autres durent en moi d'un scandale patent ». Evocation du boy, du veilleur nocturne, de Zaccharie le jardinier. Mais plus encore le livre est précieux par ses nombreuses interrogations sur le sens du voyage : part-on pour se quitter soi-même ? Entre-t-on plus facilement dans le pays de l'exil que dans son propre pays ?

Comment comprendre un pays autre que le sien, à moins de n'en donner « qu'un contour pittoresque ? » Cet ouvrage s'ouvre sur une page admirable sur la « conscience orpheline ». On évoque aussitôt le beau « livre d'heures » de Monique Tornay remémorant le souvenir de son frère.

Essais

L'exploitation nue

Madeleine Denisart et Jacqueline Surchat
Le cigare et les fourmis
Ed. d'en Bas, 1987

(pbs) — Sur la lancée de leur travail de diplôme, deux assistantes sociales ont tenté de reconstituer la vie des ouvrières à Vevey et à Nyon au début de ce siècle. Elles ont fouillé, là où elles existaient, les archives de maisons ayant employé une majorité de femmes : fabriques de cigares et de chocolat, de cartonnage, d'allumettes et de pâtes alimentaires. Elles ont dépouillé les jugements des tribunaux de prud-hommes et les journaux. Elles ont surtout essayé de récolter encore l'écho d'expériences vécues : les souvenirs des ouvrières âgées ou le souvenir qu'elles ont conservé des récits de leurs mères. C'est le dernier moment pour entendre ces voix, pour récolter de tels témoignages. Seuls ils peuvent nous faire comprendre, à nous qui vivons dans des conditions si différentes, ce qu'a été la vie de ces femmes : 11 heures par jour en usine, le soir les travaux de ménage et de couture pour des familles nombreuses, des habitations plus que primitives, la lessive au bord du lac, quatre jours de vacances par an (Noël, Pâques, etc.), des salaires de misère, ni assurances sociales ni mesures élémentaires de sécurité au travail.

L'autre volet de l'enquête de Madeleine Denisart et Jacqueline Surchat, porte sur l'attitude des femmes : main d'œuvre docile parce que toujours menacée de renvoi, de perdre le maigre salaire qui permet à la famille de survivre. Mais trop c'est trop. Et si les syndicats ne se sont pas montrés pressés de défendre les ouvrières, celles-ci ont fini parfois par prendre leur destin en mains, allant même jusqu'à faire grève.

Les associations féminines, pourtant nombreuses, ont eu peu de part à l'amélioration progressive de la condition des ouvrières. Elles ont certes multiplié leurs efforts pour aider les femmes et les enfants et pallier les effets d'une condition

ouvrière, et particulièrement d'une condition ouvrière féminine, inhumaine. Mais elles n'ont pas su attaquer le mal à la racine, faute d'en comprendre la nature, faute d'un contact direct, personnel entre les femmes de la bourgeoisie et les ouvrières. Ajoutons que le livre est abondamment illustré. Il a été accueilli par la presse comme une révélation, et il le mérite.

La misère des « Favelados »

Christiane Gilgen-Froidevaux et Erica Deuber-Pauli, *Les enfants de la Rocinha* Editions de L'Aire, 1986

(cmr) — Nous avions, depuis la parution du best-seller de Dominique Lapierre « La Cité de la Joie » pénétré dans le cœur d'un bidonville indien. Grâce à deux Suissesses, nous voici plongé(e)s dans la vie grouillante, misérable et heureuse d'un bidonville brésilien : la favela de la Rocinha. Ici, point de littérature, mais des faits, des interviews et une mine d'informations.

Cette comparaison initiale, en indiquant d'emblée le niveau de l'ouvrage des deux Suissesses, laisse poindre une inquiétude : cette étude rencontrera-t-elle le succès qu'elle mérite ? Ne s'adresse-t-elle pas aux seuls convaincus de l'injustifiable exploitation des pauvres par les nantis ? Car après un premier chapitre très personnel où Christiane Gilgen décrit son arrivée à la Rocinha et ses premières démarches (quel bel esprit de décision et d'entreprise !) en faveur des plus démunis, c'est-à-dire les enfants, il faut s'accrocher ! Les interviews ont beau aérer le texte, nous avons là un travail à caractère sociologique (c'est la part d'Erica Deuber) qui étudie l'architecture des baraques de la Rocinha, les droits politiques des « favelados » ou plutôt l'indifférence des dirigeants à leur égard, les actions sociales, traduisez : l'absence totale d'impact des prétendues actions sociales ! La prostitution, la drogue, les croyances, les jeux... Un chapitre particulièrement intéressant s'intitule « Un homme, une femme ». La double journée des mères de la Rocinha nous fait frémir, et pour elles et pour leurs enfants. Parties au petit matin pour travailler comme domestiques, elles subissent tous les caprices du patron, se taisant de peur de perdre leur emploi. Méprisées, elles n'ont qu'un ou deux jours de vacances, à Noël ou à Carnaval. Le soir, elles retrouvent leurs enfants, qu'elles ont laissés enfermés à la maison. Quant au machisme, il atteint des proportions telles qu'un mari va jusqu'à battre comme plâtre son épouse qui a l'audace d'aller « traîner dehors ». La femme en question travaillait la nuit comme nettoyeuse afin de nourrir ses enfants !

Accoucher à la première personne

Sheila Kitzinger, *Naissance à la maison,* Editions d'En-Bas, 1986

(jbw) — Deux nouvelles formules d'obstétrique sont en train de se développer :

1. L'accouchement à la maison, pour que la naissance redevienne une fête, retrouve son symbolisme social. La Hollande où un bébé sur trois naît à la maison, a un des taux de mortalité maternelle le plus bas.
2. L'accouchement ambulatoire à l'hôpital.

Sheila Kitzinger plaide pour cette façon naturelle d'accoucher à la maison si elle est bien préparée par le couple, les frères et sœurs, mais donne également les critères pour choisir entre l'hôpital et le domicile. On retrouve dans ce livre toute la théorie des féministes selon laquelle la femme doit se réapproprier son corps, comprendre la fabrication et le développement de l'enfant en elle pendant la grossesse et y collaborer. Vingt pages sont consacrées à « Ce qui ne va pas dans nos hôpitaux » en particulier l'augmentation du nombre des césariennes, trop souvent l'absence du mari, la séparation rapide de la mère et du bébé, des interventions chirurgicales inutiles...

Ce livre écrit par une sage-femme anglaise, mère de cinq enfants nés à la maison, est bourré de constatations, de conseils utiles à toutes, qu'elles accouchent ou non à la maison. Il révèle une nouvelle forme de féminisme opposée au pouvoir médical masculin ; celui-ci ne prend pas assez en considération l'aspect féminin, naturel et sentimental de la maternité, qui n'est pas une maladie.

Images de l'asile

Michel Gonczy, Pierre Gonczy, Jesus Moreno, Holger Tausch, *Asile en péril,* avec une introduction d'Yvette Z'Graggen, Ed. Favre, 1987.

Photo Michel Gonczy

(ogl) — Ose-t-on encore parler d'asile après les semaines de débats contradictoires sur le sujet dont nous ont abreuvés les medias ?

Le 5 avril, la décision du peuple a été massivement en faveur de la politique restrictive du Conseil fédéral. Nous tenons néanmoins à vous présenter un livre simple et direct, « Asile en péril », en guise de soutien envers ceux qui vont continuer à défendre notre tradition humanitaire et veiller à ce que l'application des nouvelles dispositions de la loi sur l'asile soit la moins négative possible.

Ce livre nous présente en photos la réalité quotidienne de la vie des requérants d'asile, chez nous. On peut voir le deux pièces sans salle de bain sordide qui se loue 1 500 francs par mois, le travail de ces éboueurs, nettoyeurs, terrassiers accusés d'être nos parasites... Un texte bref rappelle faits et chiffres, par exemple le coût pour nos finances de l'entretien d'une famille de requérants dans un centre d'accueil, l'obligation de rembourser ces frais d'assistance dès que le requérant travaille... Des visages de réfugiés bien intégrés, des scènes d'échanges culturels, des vues de manifestations en faveur d'une politique d'accueil moins restrictive complètent le message : la barque n'est pas pleine et nos libertés démocratiques sont en danger, solidaires qu'elles sont de celles des requérants.

Une illusion de liberté

Rosanna Mazzi, *La précarisation de l'emploi.* Ed. Réalités Sociales, collection « Travail social », 1987

(jbw) — Il y a de plus en plus d'emplois précaires qui n'entrent pas dans les normes habituelles des rapports de travail. C'est le travail clandestin, à temps partiel, temporaire, en sous-traitance, à domicile, avec contrat à durée déterminée...

Cette évolution correspond à la notion de « moins d'Etat » ainsi qu'à celle de la flexibilité optimale du travail voulue par le patronat. Elle apporte moins de sécurité et moins de salaire aux travailleurs.

Pour les femmes mariées, les jeunes, les pré-retraités, les ex-chômeurs, le travail précaire apporte bien souvent une solution économique et une illusion de liberté. Il permet de placer la qualité de la vie, l'humain, avant le rendement, le fric. Le travail précaire s'oppose au travail fixe et garanti sur lequel sont basés le salariat, la sécurité sociale, les syndicats, bref l'organisation du travail. L'apparition des « précaires » dans tous les pays industrialisés, dont la Suisse, pose des problèmes que les syndicats et le patronat, pour des raisons différentes, ne veulent pas prendre en considération.

Rosanna Mazzi les expose dans une langue claire tout au long des 100 pages de son livre qui a reçu le premier prix « Perspectives sociales 1987 » attribué par le syndicat VPOD.